

Il n'est pas difficile de les rencontrer. Ils connaissent toute l'histoire de France, la Guerre d'Algérie, la deuxième Guerre Mondiale, la naissance de leur quartier. Dès qu'il fait beau ils se regroupent sur un banc public, à un croisement, cherchant un peu de chaleur. Les personnes âgées immigrées, souvent travailleurs célibataires ne sont plus des travailleurs, et ne sont pas célibataires. Ils sont des personnes âgées à part. On dirait qu'ils ont été désignés pour subir le poids de la crise économique. Comment vieillissent-ils ? Comment voient-ils leur avenir ? Turcs, Maghrébins ou Portugais, nous les avons rencontrés à La Mure, à Voiron, à Tullins ou à Grenoble et leurs témoignages - répartis tout au long du numéro - au-delà d'une certaine nostalgie marquent souvent une profonde lucidité.

M. G., 63 ans, algérien, Grenoble (foyer ODTI)

Propos recueillis par Jordi CANUT-MARTIN et Aurélie BELLEMIN

Ecartis d'identité : Avez-vous un projet pour la retraite ? Comptez-vous partir ou rester ici ?

M.G. : Pour moi, c'est clair, je suis établi en France depuis 45 ans. Il n'y a pas d'autres solutions que de rester en France. Je n'ai pas de famille proche en Algérie, alors rien ne m'oblige à rentrer. (...)

E.d'I. : Avez-vous toujours habité Grenoble ?

M.G. : A Grenoble, j'y suis depuis 1968, mais j'ai connu beaucoup de villes, cela m'est difficile de me rappeler de tout. J'étais à Lyon de 1959 à 1966, fin 1949 début 1952 en Ardèche, puis à Montélimar, mais je ne sais plus combien de temps. J'ai travaillé aussi au barrage de Notre Dame de Briançon, en Savoie, et à Lille en 62 ou 63. Et aussi Marseille en 1957, vous voyez je connais bien ma géographie !

E.d'I. : Pourquoi tous ces changements ?

M.G. : Pour des raisons professionnelles. J'ai un diplôme de maçonnerie, j'ai fait un stage à Lyon en 1948. J'ai travaillé à Grenoble dans un endroit qui s'appelait La Fraternelle et qui a été repris par une autre entreprise, j'ai travaillé aux biscuiteries Brun, et sur des barrages... Vous savez, ce n'était pas le travail qui manquait. Personnellement, je n'ai pas eu de problèmes d'emploi, j'ai toujours trouvé du travail rapidement.

E.d'I. : Quelles sont vos ressources depuis que vous avez arrêté de travailler pour cause de maladie ?

M.G. : J'ai une pension assez faible de 1500 francs par mois, mais j'arrive à 1700 francs avec la CIPRA, enfin la complémentaire. C'est peu, j'ai cotisé pendant 27 ans et le reste... j'ai travaillé sans être déclaré. C'est ça le drame

maintenant. 45 ans en France, et un petit peu moins de temps de travail, mais seulement 27 ans de cotisations, tout ça ne vous donne pas droit à la retraite. (...)

E.d'I. : Envoyez-vous de l'argent à votre famille ?

M.G. : Non, comment voulez-vous ? Déjà j'en ai à peine pour moi, ce n'est pas la peine d'y penser. Et puis ma famille, je n'ai plus que des neveux. (...)

E.d'I. : Avez-vous les moyens de vous faire soigner ?

M.G. : Je suis pris en charge à 100% par la sécurité sociale. Les médicaments, je ne les paie pas ; chez le pharmacien, il y a le ticket modérateur. Mais il faudrait que j'ai la mutuelle pour me refaire les dents et soigner les yeux, je vois trouble. En 1982, j'ai été bien soigné à l'hôpital quand j'ai eu mon accident cardiaque. C'était impeccable, les gens étaient gentils avec moi. (...)

E.d'I. : Pensez-vous rester au foyer ?

M.G. : Je suis au foyer depuis bientôt deux ans. Avant, j'ai connu des meublés, mais j'étais constamment en déplacement pour mon travail, et j'étais logé dans des hôtels. Actuellement je cherche un logement indépendant à deux mais avec des chambres séparées. Mais il faudra l'aide de l'ODTI (...). Ici, il y a tout ce qu'il faut, mais du confort, c'est beaucoup dire. Le problème c'est qu'il n'y a pas de coin à soi. Sinon, ici ça va, et habiter au centre ville me plaît beaucoup. On n'a pas besoin de pendre le tramway. Quand je m'ennuie, je vais place Grenette, il y a des tas de choses et de gens à regarder.

E.d'I. : Que feriez-vous avec plus d'argent ?

M.G. : Si j'avais une pension plus importante, rien de particulier, enfin, je voudrais vivre comme il faut. Avoir un

logement personnel, bien manger, bien dormir, bien m'habiller. L'argent, c'est toujours important, on ne fait rien sans. Mais avec ce qu'on touche, on ne peut rien entreprendre. Mais pour moi, le seul rêve c'est la santé. Mais je n'ai pas assez d'argent pour avoir une mutuelle, 600 francs c'est top cher. Si vous enlevez ça, je n'ai plus rien pour vivre. (...)

E.d'I. : *Avez-vous des envies ?*

M.G. : Des envies ? Non, enfin les rêves de tout le monde, une voiture, une villa, mais ce que je ne peux pas réaliser, je l'enlève de mon esprit et c'est terminé. (...)

E.d'I. : *Que faites-vous dans une journée ?*

M.G. : Je prépare mon repas, et puis je sors. Ensuite, je reviens pour déjeuner et puis la sieste jusqu'à 16 heures et le soir je regarde la télévision, pas au foyer car c'est la bagarre. J'en ai une à moi, je l'ai achetée 300 francs. De temps à autre, je vais au café avec les copains. J'ai un ami rue Chenoise ; je passe souvent à son

local l'après-midi, on discute, on boit le café. Il est pâtissier. Je le connais depuis 1968 (...). Lui c'est un ami, car ici, au foyer je connais tout le monde bien sûr, mais je n'ai pas vraiment d'amis. Je connais bien mon colocataire, on mange ensemble parfois. Mais les gens du foyer, ils ne recherchent pas le contact. Moi, je ne pense pas comme eux. Ils ont une mentalité à part. Par exemple, la création d'un bar a été proposée. Eh bien, ça n'a pas marché, les gens du foyer ne s'intéressent à rien. De toutes façons, il n'y aurait pas eu de clients. Ils ne pensent qu'à ramasser de l'argent et à revenir dans leur famille en Algérie. Certains, vous savez, restent une semaine ici pour régler leurs affaires, et ils repartent. (...)

E. d'I. : *Parlez-nous un peu de votre famille en Algérie...*

M.G. : Je vous dis, je n'ai que des neveux. la dernière fois qu'ils sont venus ici, ils ont voulu me ramener de force. Moi, je n'ai pas voulu. D'abord ce ne sont pas mes enfants. Je sais qu'ils m'aiment

bien, mais je ne veux pas dépendre d'eux. A mon âge, créer un foyer, c'est pas possible ! Je veux bien pour des vacances, mais pas définitivement (...). Je regrette un peu de ne pas avoir eu d'enfants. Qui ne regretterait pas ? Mais c'est trop tard. Mes neveux veulent me marier, c'est la tradition, il faut avoir une femme. Si je retourne là-bas, je devrais respecter la tradition. Mais c'est trop tard pour moi, j'ai une culture plus française qu'algérienne. La fille n'a rien à dire en plus ; alors pourquoi gâcher la vie d'une jeune avec un vieux ! Pour moi, c'est pas valable, mais là-bas si. Mais si je ne veux pas retourner en Algérie, c'est que je me sens bien ici, j'ai mes habitudes. Pendant mon séjour en Algérie en 1983, j'avais trouvé que les gens avaient changé, la mentalité différente, à moins que ce soit moi qui ai changé. Mais de toute façon, les gens ne me plaisent pas là-bas, c'est terminé. ■



Voici pourquoi
vous pouvez
nous en
demander plus.

Aujourd'hui, le Crédit Mutuel se place parmi les cinq premiers groupes bancaires français avec 7,8 millions de clients qui bénéficient des structures d'une grande banque et des compétences de son

personnel. Bien évidemment, comme les autres banquiers, nous sommes de bons banquiers, nous offrons des produits bancaires performants. Mais au Crédit Mutuel, nous ne pouvons pas être de

bons banquiers tout court car dans Crédit Mutuel, il y a mutuel. C'est pour ça que vous êtes en droit de nous en demander plus et que nous nous devons de vous en donner plus.

Crédit  Mutuel
La banque à qui parler.